Document generated on 07/16/2025 12:53 a.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Bulbes d'été
Généreuses natures

Thérèse Romer

Number 89, Summer 2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/15764ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Romer, T. (2001). Bulbes d'été : généreuses natures. *Continuité*, (89), 15–17.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Bulbes d'été

GÉNÉREUSES NATURES

Dahlias, bégonias, glaïeuls, cannas… Le plaisir des bulbes d'été est multiplié par les souvenirs qu'ils évoquent. Tantôt ils ravivent la mémoire d'un lieu visité, tantôt le plaisir des plants partagés. Et à chaque floraison, la joie se renouvelle. À la condition d'en avoir pris soin tout au long de leur croissance et de leur épargner les rigueurs de l'hiver.

par Thérèse Romer

La Malmaison près de Paris, 1806. Dans son domaine, l'impératrice Joséphine, séduisante épouse de Napoléon éprise d'horticulture depuis son enfance aux Antilles, s'entoure de la plus éblouissante collection de fleurs exotiques au monde. Explorateurs et botanistes y concourent, elle réussit même à déjouer le blocus naval de l'Angleterre pour recevoir des plantes de Londres. Follement dépensière, elle ne ménage rien pour se procurer les dernières

À l'ombre d'un pommetier dans les jardins de la maison Chénier-Sauvé à Saint-Eustache, une brouette de bégonias.
Photo : Thérèse Romer

Cette aquarelle de Pierre-Joseph Redouté, représentant une agapanthe, a été publiée sous forme de gravure dans son œuvre célèbre Les Liliacées, *parue à Paris entre 1802 et 1816.*

Ce dessin d'un canna indica (anciennement connu sous le nom de « balisier ») de Pierre Valet est paru dans Le jardin du Roy très Chrestien Henry IV *(1608), un des premiers grands « florilèges » du Louvre à Paris.*

nouveautés, à peine introduites d'Orient ou des Amériques. Elle les fait acclimater dans ses serres, y veille, confie aux meilleurs peintres la tâche d'en faire le portrait.

C'est ainsi que les magnifiques aquarelles sur vélin de Pierre-Joseph Redouté, reproduites en luxueuses gravures, nous révèlent l'étendue des trésors horticoles du début du XIXe siècle. Quelle surprise aujourd'hui de les comparer avec les étalages printaniers de notre Botanix ou Rona local, foisonnant de « nouveautés » : dahlias, cannas, agapanthes, ixias, zéphyranthes ou tigridias... Joséphine ne reconnaîtrait peut-être pas les couleurs, les grosseurs, la diversité des nouveaux hybrides. Et elle ne comprendrait sûrement pas que même les « gens du commun » peuvent aujourd'hui profiter de l'exubérance de ces fleurs tropicales.

Les bulbes à fleurs

Les nombreuses espèces de bulbes à fleurs méritent une attention particulière. Alors que les botanistes distinguent les oignons (ail, tulipe) des cormus (glaïeul, crocus), les tubercules (dahlia, gloxinia) des rhizomes (iris, canna), les horticulteurs regroupent plutôt selon leur temps de floraison ces plantes à organe souterrain, le bulbe, destiné à conserver l'énergie de la plante et à la maintenir en vie pendant la saison morte.

Ainsi, nous avons d'une part les bulbes à floraison printanière qu'on plante à l'automne (tulipes et autres) et d'autre part, les bulbes qui fleurissent nos jardins en été. Parmi ceux-ci, les iris et les lis, vivaces et rustiques chez nous, exigent un chapitre à eux seuls. Regardons plutôt les nombreux bulbes d'été tendres, d'origine souvent tropicale. Ces plantes exigent toutes qu'on déterre le bulbe après leur longue floraison estivale pour le mettre à l'abri du gel.

Les dahlias

Ces fleurs spectaculaires, souvent géantes, enchantaient les Victoriens. Elles connaissent une nouvelle vogue aujourd'hui. Les pépinières et les catalogues regorgent de couleurs et de formes, proposent de très grandes variétés (160 cm) comme des plus basses (30 à 100 cm) mais remarquablement florifères. Pour réussir, il faut du plein soleil, une terre riche et bien drainée, des arrosages abondants, le tuteurage pour les variétés hautes et une certaine protection contre les perce-oreilles, ces ravageurs sans prédateurs.

Originaire du Mexique, le dahlia doit son nom à Dahl, botaniste suédois élève de Linné. Les fleurs, initialement petites, simples, d'un rouge velouté, avaient attiré l'attention des missionnaires-explorateurs espagnols, qui firent parvenir des tubercules à Madrid dès 1789. Joséphine eut tôt fait d'en obtenir pour sa Malmaison, et bientôt elle reçut aussi, directement du Mexique, des graines d'espèces sauvages récoltées par les explorateurs célèbres Aimé Bonpland et Friedrich von Humboldt. Les jardiniers de la Malmaison furent parmi les premiers à hybrider ces espèces, mais ce n'est que vers la fin du XIXe siècle que le dahlia ornemental éclate dans toute sa splendeur. Seul le bleu échappe aux expérimentateurs. Les catalogues de la Belle Époque offrent des centaines de cultivars de dahlia, dépassant ce que l'on trouve actuellement dans le commerce.

Les glaïeuls

Favoris dans nos campagnes, surtout pour la fleur coupée mais aussi dans les plates-bandes, les glaïeuls modernes sont issus d'innombrables croisements et sélections. Leur culture, déjà bien maîtrisée au XIXe siècle, reste à la portée de tous ceux qui ont une bonne terre au soleil et ne lésinent pas sur le tuteurage.

C'est surtout d'Afrique tropicale que nous viennent les espèces d'origine, bien que quelques spécimens indigènes aient aussi été trouvés en Europe méridionale et au Moyen Orient. Aujourd'hui, dans nos jardins, tout en pouvant profiter des magnifiques et immenses hybrides (100 à 120 cm) aux couleurs chatoyantes, nous aimons parfois revenir aux espèces anciennes, plus frêles et gracieuses, plus rustiques peut-être aussi. Aurons-nous un jour des glaïeuls parfumés ?

Les bégonias tubéreux

Ces fleurs somptueuses réussissent à l'ombre, là où les rosiers rendent l'âme ! Catalogues et pépinières offrent l'embarras du choix. On achète les tubercules dès mars pour les partir à l'intérieur en avril, bien qu'il y ait depuis peu des variétés multipliées par graines que les producteurs cultivent en serre dès février. En juin, les plants iront en pleine terre ou en jardinière, et ne cesseront de fleurir à l'ombre jusqu'aux froidures d'octobre. Ils exigent une terre légère, de l'humidité et des apports réguliers d'engrais liquide pour atteindre leur taille de 30 à 50 cm et fleurir abondamment.

La grande famille des bégoniacées (nommée par Linné en mémoire de Bégon, gouverneur français de Saint-Domingue au XVIIe siècle) comprend plus de mille espèces, venues des régions tropicales et sous-tropicales des deux hémisphères. Une des belles serres du Jardin botanique de Montréal les met à l'honneur. Distinguons les espèces à souche fibreuse ou rhizomateuse des bégonias à tubercule, dont les hybrides donnent de grandes et belles fleurs.

Elles furent découvertes aux Andes à la fin du XIXe siècle et introduites par la pépinière anglaise de Veitch, donc bien après la mort de Joséphine en 1814. Leur hybridation et leur culture se répandit ensuite en Hollande et en Oregon, nos principales sources d'approvisionnement actuelles. Pour les vrais mordus de bégonias, une visite s'impose à la pépinière White Flower Farm dans le village de Litchfield au Connecticut. Ils y trouveront des potées de bégonias à fleurs proprement géantes, aux coloris exquis, mais à prix d'or. On vient également d'y lancer le premier bégonia tubéreux parfumé, sous le nom de Scentsation (30 $US par tubercule...). Son port retombant convient aux jardinières suspendues, les fleurs sont d'une jolie couleur crème de framboises.

Les immenses fleurs exubérantes du dahlia profitent du contraste des hautes gerbes légères de graminées ou de campanules.

Photo : Thérèse Romer

Les cannas

Vestiges des jardins vice-royaux de l'Inde à l'époque coloniale, les cannas étaient déjà connus du temps de Joséphine. Ils ont atteint leur heure de gloire dans les mosaïcultures extravagantes de la Belle Époque pour ensuite marquer les massifs rétro des villes européennes du XXe siècle. Ces plantes tropicales sans grande subtilité s'imposaient par leur hauteur (100 à 150 cm), la solidité de leur forme, les chauds coloris de leurs fleurs toujours un peu échevelées. Une nouvelle génération de cultivars est en train d'apparaître, séduisante par le coloris du feuillage. *Pretoria* est superbement rayé de blanc et de vert, *Tropicana* émerveille par ses tons cuivrés, orangés et pourpres.

Cannas plantés en massifs à l'ancienne ? Pourquoi pas, d'autant plus que les rhizomes se multiplient et qu'on accumule vite un surplus. Mais de nouvelles modes se dessinent. Celle, par exemple, des grandes potées feuillues autour d'une porte d'entrée ou d'un patio. Un canna bien choisi y capte l'œil parmi d'autres plantes, plus basses, aux feuillages contrastants, lie-de-vin, écarlate, chartreuse, violet, mélanges de couleurs, ipomées batatas, sauges argentées.

Ainsi va la vie. À chaque époque, la mode domine, l'argent et la technologie règnent, et les goûts... l'emportent !

Thérèse Romer est interprète de conférence et journaliste horticole.

POTAGER
de la
Nouvelle France

CULTURE LÉGUMIÈRE DE VARIÉTÉS ANCIENNES
XVIIIe et XIXe siècles

POTAGER DE DÉMONSTRATION

BOUTIQUE

Ouvert du 22 juin à l'Action de grâces

Moulin banal des Trois-Saumons
Saint-Jean-Port-Joli

Téléphone / Télécopieur
(418) 598-7225
argol@globetrotter.net